

# BULLETIN DU CHTV N° 8, DECEMBRE 1983

«Pour une histoire des programmes de la télévision (2)»

Premiers éléments réunis au cours de l'Assemblée générale du Comité du 8  
décembre 1983

Par Marcel BLUWAL





# «Pour une histoire des programmes de la télévision (2)»

*Par Marcel Bluwal*

Tenter d'élaborer une "périodisation" quand on réfléchit sur l'histoire des programmes à la télévision est toujours intéressant. Il faut cependant remarquer que tous ceux qui ont écrit sur la télévision se sont appuyés sur des témoignages des années cinquante-soixante parus dans la presse ou dans des livres de souvenirs. Ceux-ci se voient ainsi donner une promotion que de toute évidence les ouvrages qui paraissent aujourd'hui devraient éviter car la plupart de ces témoignages sont faux. Si quelque chose d'intéressant peut se faire actuellement, c'est d'abord de démystifier ce qui a été écrit il y a 25 ou 30 ans.

Prenons l'exemple d'André Frank pour lequel j'ai par ailleurs le plus grand respect. Ses rapports avec Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud qui participaient alors à la télévision, lui ont permis de développer dans leurs "*Cahiers*" une tribune qu'il tenait par ailleurs dans son bureau et que nous ne comprenions pas toujours ! Brusquement on a vu le point de vue de Frank repris universellement parce qu'il avait été posé comme base de raisonnement dans les *Cahiers*.

Or, je voudrais faire référence à un homme discret, Bernard Hecht, qui a eu une importance au moins aussi considérable, sinon plus, dans l'établissement des programmes. Il a regroupé les cinq volumes épais de la relation dactylographiée d'un séminaire de réalisateurs de télévision, tenu en 1956, qui donne l'état exact de ce qu'était la réalisation à la télévision à cette époque. En prendre connaissance serait déjà un travail de première importance pour qui veut connaître l'histoire des programmes.

Ce qui signifie que "L'École des Buttes-Chaumont", "l'Écriture par l'image", slogans lancés par André Frank, lui qui était un homme de parole et qui savait très bien l'utiliser, ont correspondu à des étapes très différentes : au moment de leur lancement, ils ne correspondaient à rien ! Ceci ne remet pas en cause le rôle très efficace joué par André Frank à la tête de la section des Dramatiques, mais ne fait que le préciser.

De même, il est évident que les Cahiers Renaud/Barrault, quelques autres publications comme "La télévision et ses promesses" d'André Brincourt, ou le Dictionnaire de la Télévision (qui a repris sous diverses rubriques les thèses soutenues ailleurs) ont eu pour conséquence de faire passer dans l'ombre certaines réalisations importantes pour valoriser d'abord d'autres éléments.

Au chapitre documentation, je voudrais également citer ici une autre source documentaire très intéressante. Il s'agit du Cahier Bleu des Cahiers du Cinéma, À la fin des années cinquante, au moment où des hommes comme Truffaut, Godard, Rohmer venaient de "démarrer" dans la Nouvelle Vague, deux du Cahier sont venus nous proposer de faire un numéro spécial télévision. Ils se disaient que nous allions travailler ensemble à créer un nouveau cinéma. On y trouve également un précieux dictionnaire des gens de la télévision.

En m'appuyant sur ma propre expérience qui remonte à 1949, j'aurais tendance à proposer la chronologie suivante :

Il y a d'abord eu l'époque du direct — direct à tous les égards — c'est-à-dire la télévision événement comme celui qui se passe chaque soir au théâtre. Ceux qui détenaient alors le pouvoir c'était

ceux qui allaient créer l'événement : les hommes du reportage, les hommes de la technique, sans oublier les syndicats qui pouvaient décider de ne pas transmettre l'événement.

Le Kinescope n'a rien changé.

Et puis est arrivé le magnétoscope au début des années soixante, au moment où l'olivier décidait de promouvoir un fort secteur cinématographique. Soudain, alors que jusque-là on avait eu une télévision événement on se trouve face à des produits fabriqués que l'on peut mettre dans n'importe quel ordre. Le pouvoir passe au programmeur qui a à sa disposition le produit fini. Le résultat est qu'on a de plus en plus affaire à des gens qui fabriquent des produits, certes de qualité mais que l'on peut programmer. Et avec la naissance de la deuxième chaîne, ils vont être programmés "face à". Apparaît aussi la notion de "fabricant et de vendeur" dès lors qu'on commence à se préoccuper du prix de revient, du prix de vente, du résultat des sondages.

La grande coupure, pour moi, c'est bien celle de ces années 61-62 où de l'omnipotence de celui qui crée l'événement, on passe à la prééminence logique d'un fabricant de produits qui donne à produire et qui donne à faire.

Dans cette deuxième période, pour les producteurs comme pour les patrons, il y a une notion qui fait l'unanimité, c'est celle de "service public".

Dès les premiers temps, cette idée, issue de la radio, du CNR et de la Résistance a été entière. Sans doute, était-ce naïf mais on se garantissait aussi de l'unicité du public. On crée un public unique envers lequel on est "redevable".

À partir de 1965, cette notion devient de plus en plus "mythique" dans le travail, aussi bien du côté des syndicats que des créateurs, des responsables que des administrateurs.

La troisième coupure, il faudrait la situer en 1974, lorsque le "service public" devient un "service aux publics". Les sondages l'emportent et le terme n'est désormais utilisé qu'à seule fin de conserver le monopole. On cherche à parcelliser les publics en même temps que se multiplient les sources d'information : magnétoscope, câble, satellite de diffusion directe.

Arrêtons-nous un instant sur la situation italienne. La multiplication des sources et des programmes s'est soldée en Italie par une pénurie grave d'argent. La télévision italienne ne peut plus fournir, avec les moyens financiers dont elle dispose, un service de qualité. Pour faire face à la demande, elle achète des milliers d'heures d'émissions américaines à bas prix et des dessins animés japonais. Tant et si bien que le cinéma italien vient de disparaître et que la télévision italienne de qualité est en train de mourir du fait que le service public qui par ses programmes enracinait le pays dans sa réalité historique et contemporaine n'a plus les moyens de continuer : aujourd'hui les Italiens connaissent beaucoup mieux le général Grant que Garibaldi.

La même révolution qui se prépare en France va aboutir aux mêmes conséquences. Si on veut produire des émissions de qualité pour la multiplicité des publics, nées de la multiplicité des sources d'information, il faudrait augmenter par cinq l'argent de la création. À force de s'écarter du service public en diversifiant les sources, sans pour autant accroître les ressources, on se dirige vers un anéantissement de la culture populaire dans laquelle se cimente la culture française, sans oublier qu'à ce rythme la télévision renonce à l'une de ses principales missions, à savoir "éduquer".

**Marcel Bluwal**  
réalisateur